

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COURS M. ARAGO A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

Le 4 mai a été un jour de grande solennité pour l'Observatoire de Paris. Des équipages stationnaient devant ses grilles et une foule nombreuse remplissait son enceinte : un grand citoyen, un député populaire, un savant illustre, M. Arago, devait parler sur la plus haute des sciences et commencer son cours d'astronomie où il révèle avec tant d'élévation et de clarté, à ceux qui l'écoutent, les mystères des mondes et les merveilles des cieux.

On accourait de toutes parts pour y assister, et malgré sa grandeur, la belle salle de marbre où se fait le cours n'a pu contenir tous ceux qui se présentaient : un bon nombre d'hommes et de femmes a été obligé de se retirer ; il en restait encore assez pour remplir la salle et les escaliers. Cette salle était si pleine, et l'on y était si pressé que l'on s'y portait l'un et l'autre, et cependant pas le moindre désordre n'a eu lieu.

En attendant le député astronome, on en parlait avec le plus grand respect et les plus grands éloges. On faisait remarquer combien il était différent de ceux qui, étant arrivés à la chambre et aux affaires, négligent sinon leurs traitemens, du moins leurs devoirs de professeurs.

En ce moment M. Arago arrivait dans la salle, et une triple salve d'applaudissemens l'accueillit à son entrée. Sa noble figure, son maintien grave, sa haute taille, son œil enfoncé dans son orbite, couvert de longs cils et fait comme ceux de l'aigle pour sonder les cieux et contempler le soleil, tout respirait en lui le sentiment et la dignité de la science.

Les applaudissemens vifs et unanimes qu'il a reçus à son entrée ont paru l'émouvoir sensiblement. " Je vous remercie, messieurs, a-t-il dit, de votre accueil flatteur, et je sais parfaitement les obligations qu'il m'impose."

Après cette délicate et courte réponse, l'astronome aborde son sujet à peu près en ces termes :

Tout livre a une préface et une table de matières ; un cours n'est qu'un livre où la parole remplace l'écriture. Je vous donnerai aujourd'hui la préface et la table des matières du cours dont le bureau des longitudes m'a fait l'honneur de me charger. Il m'a laissé libre de faire ce cours comme je l'entendrais et de lui donner la forme et la direction qui me paraîtraient convenables.

Dans cette position, j'ai dû me demander si j'en ferais un cours technique à l'usage des marins. Si j'eusse été dans un port de mer, peut-être l'eussé-je fait de cette manière ; mais je suis dans la capitale, et je dois le faire pour un public plus varié et dans un but général.

J'aurais pu supposer dans mon auditoire la connaissance de la trigonométrie ; mais (et ceci a fait plaisir à plusieurs) j'ai mieux aimé ne supposer ni l'une ni l'autre, et faire tout comprendre et prouver tout par la parole, par les résultats les plus positifs de la science, appuyés sur des chiffres simples, clairs, mais d'une démonstration rigoureuse.

Qu'on ne dise donc pas que notre cours n'est qu'un cours d'amateur ; ce sera un cours sérieux, scientifique et complet, mais intelligible pour tout le monde.

A mesure que le député-astronome parlait ainsi, on voyait que son sujet le remplissait et qu'il commençait à s'animer.

A tout le positif de la science et des membres, M. Arago joint tout le feu, toute la fécondité de l'imagination et de la pensée.

Telles étaient les qualités que Platon demandait dans un astronome, M. Arago les réunit au plus haut degré ; c'est un astronome et un physicien, c'est un savant et un philosophe.

Il a commencé par l'étude du globe, dont il a dit la grandeur, la pesanteur, la forme et la position relativement aux autres corps célestes.

De là, s'élevant jusqu'au soleil, il en a examiné la constitution physique, la forme, l'ampleur et le mouvement.

Le soleil n'est pas une masse incandescente, comme on l'avait cru ; il est quelque chose de plus merveilleux encore ; c'est un corps opaque, et même noir d'après Herachell et ses puissants télescopes. Mais ce corps noir est revêtu de deux atmosphères, d'une atmosphère de vapeurs et d'une atmosphère lumineuse ; 375,000 fois plus grand que notre planète, il s'étendrait, s'il était mis en sa place, à une distance double de celle de la terre à la lune, qui est cependant de 90 mille lieues.

A volume égal, le soleil pèse moins que la terre ; il n'a guère que la pesanteur de l'eau. Il ne tourne pas autour de la terre, mais il tourne sur lui-même, tandis que la terre tourne autour de lui. On en a la preuve dans le mouvement des taches que le télescope fait apercevoir sur son disque, et

qui paraissent en premier lieu sur son bord oriental, se meuvent jusqu'à ce qu'elles aient disparu à son bord occidental. C'est la seule preuve, mais c'est une preuve positive de sa rotation.

Du soleil, M. Arago est descendu, de planètes en planètes, jusqu'à Saturne et Uranus, qu'il a décrits, mesurés et pesés comme le soleil et la terre.

On dirait qu'il a vécu dans ces mondes lumineux, qu'il y est né, qu'il y a voyagé, qu'il y a passé sa vie et qu'il n'en est descendu que d'hier pour nous faire aujourd'hui son cours magnifique.

En parlant des petites planètes découvertes au commencement de ce siècle, de Pallas et de Cérés, M. Arago dit qu'elles sont peut-être les fragments d'une planète plus grande qui aurait éclaté.

M. Arago a décrit très-clairement l'atmosphère de Vénus et de Jupiter, que l'on trouve semblable presque en tous points à l'atmosphère de la Terre. Ce sont de même des glaces et des neiges sur les pôles, qui fondent quand le soleil s'en approche et reparaissent quand il s'en éloigne. On y reconnaît aussi la trace de vents alisés.

Après avoir visité toutes les planètes du système solaire, le professeur arrive aux comètes dont il fera une étude particulière, et qu'il aurait dû, dit-il, faire l'an dernier, afin d'éclairer le public à leur égard, et d'empêcher certains rédacteurs officiels de le rendre responsable de tout ce qui arrive dans les cieux sans qu'il l'ait prédit ou du moins qu'il l'ait signalé sur l'heure même.

En effet, ce n'est point par leur aspect, mais uniquement par leur marche, que l'on peut reconnaître les comètes ; car elles changent souvent de lumière, de couleur et de queue. Mais il faut du temps pour déterminer cette marche qui ne ressemble point à celle des planètes, en ce qu'elle est moins régulière et forme une ellipse bien plus allongée. La matière des comètes est si peu dense, que l'on aperçoit souvent les étoiles au travers, et que l'on pourra se servir de leur lenteur ou de leur vitesse pour savoir s'il y a de la matière ou un vide complet dans les espaces célestes.

De l'astronomie planétaire, le professeur passe à ce qu'il appelle l'astronomie stellaire. Il y a cinq ans, a-t-il dit, j'aurais été obligé de vous avouer humblement que l'on ne connaissait pas la distance précise d'une seule étoile à la terre ; aujourd'hui, il n'en est pas ainsi : on connaît cette distance, du moins en ce qui concerne une des étoiles. Mais le chiffre de cette distance est si énorme que c'est à peine si l'on peut s'en faire une idée. Nous n'osons même le consigner ici de mémoire, dans la crainte de nous tromper ; cependant voici à peu près les bases de ce calcul.

La lumière parcourt 77,000 lieues par seconde ; il y a soixante secondes dans une minute, soixante minutes dans une heure, vingt-quatre heures dans un jour, trois-cent-soixante-cinq jours dans l'année ; or, il faudrait à la lumière de l'étoile la plus voisine de la terre dix années pour arriver jusqu'à nous.

On peut juger par le nombre de secondes contenues dans dix ans combien de fois il y a 77,000 lieues, et l'on aura la distance de la terre à l'étoile qui s'en éloigne le moins. On voit qu'elle est énorme, qu'elle épouvante.

Aussi, malgré sa masse immense, si le soleil était transporté à la hauteur des étoiles, il ne nous apparaîtrait plus que comme une étoile de troisième ou quatrième grandeur.

Le nombre des étoiles que l'on voit de la terre à l'œil nu n'est pas immense ; il n'est que de cinq mille à peu près ; mais, au télescope, ce nombre est, à la lettre, innombrable.

On en a compté jusqu'à vingt mille dans un espace de ciel qui ne paraît pas plus grand que le disque de la lune. Il est remarquable que ce n'est pas dans les parties du ciel qui paraissent à nos yeux en contenir davantage qu'il y a le plus d'étoiles, c'est au contraire dans les parties où il paraît y en avoir le moins.

De même, ce n'est pas en été, mais en hiver que, malgré les apparences, la terre est le plus près du soleil. Cette distance varie d'un million de lieues ; ainsi, nous sommes d'un million de lieues plus près du soleil au mois de janvier que dans la canicule.

Les étoiles cataloguées et connues sont au nombre de cent mille. Mais leur nombre véritable est infini. Cependant chaque étoile est un centre, un soleil autour duquel se meuvent des planètes.

Cela va ainsi jusqu'aux plus hautes profondeurs des cieux ; et la lumière des étoiles perdues dans ces dernières profondeurs devrait mettre, d'après sa marche ordinaire de 77,000 lieues par seconde, cent mille ans et même des millions d'années pour arriver jusqu'à nous.

Ainsi, bien des êtres existent dont la lumière nous ne parviendra jamais, et tous ceux dont la lumière nous parvient, sont ceux qui sont très près de nous en comparaison des autres.

On voit donc que les distances de la terre au soleil et de la terre aux étoiles, qui nous paraissent effrayantes, ne sont rien à côté de ces autres distances que nous ne connaissons pas.

Bien qu'on les appelle *fixes* pour les distinguer des *planètes*, les étoiles ont aussi leur mouvement et leurs variations.

Il en est qui brillent d'un feu plus vif en des temps que dans d'autres : il en est qui pâlisent, il en est qui disparaissent et reviennent périodiquement, il en est qui disparaissent et qui ne reviennent plus, soit qu'elles s'égarerent dans les abîmes célestes, soit qu'elles s'éloignent ou s'anéantissent.

S'il est des étoiles qui disparaissent, il en est aussi qui apparaissent et qu'on n'avait pas encore vues.

C'est ainsi que tout passe et change dans les cieux comme sur la terre ; ainsi que des mondes, des étoiles s'y forment et s'y détruisent incessamment. Les nébuleuses semblent être la matière dont se forment ces étoiles neuves, et on en voit dont le noyau est déjà commencé. On voit aussi des étoiles doubles et se tenant l'une à l'autre.

Tel est l'immense prospectus que, sous le nom modeste de table des matières, M. Arago nous a tracé de son cours ; c'en est l'introduction, c'en est le résumé savant et élatant : à lui seul c'est un cours ; il a duré deux heures qui n'ont point paru longues, tant l'illustre astronome avait l'art d'intéresser et même d'émouvoir l'auditeur par la magnificence de sa parole, par la clarté et la sublimité de ses aperçus.

Il embrassait toute la création, il s'enthousiasmait lui-même, et son enthousiasme gagnait son auditoire : on n'avait jamais encore entendu parler de cette manière sur l'astronomie.

Le lieu où parle M. Arago n'est point une chaire étroite et exhaussée au-dessus du sol ; c'est une petite enceinte de plain-pied avec le parquet de la salle et au-dessous de l'amphithéâtre où s'assied l'auditoire. Au lieu de s'asseoir, le professeur, comme nous l'avons déjà dit, se promène comme les prédicateurs italiens dans leur tribune.

A le voir se promener ainsi, en rendant les oracles de la science, on eût dit un sage de Chaldée ou un prêtre de Memphis, on eût cru entendre un péripatéticien, ou l'auteur du *Timée* philosophant sur le cap Sunium, ou dans les jardins d'Académie.

Mais combien la science et la philosophie cosmiques de l'astronome français sont supérieures à la science chaldéenne, égyptienne et athénienne, qui croyait donner une grande idée du soleil en le disant aussi grand que le Péloponèse !

Telle est la faible esquisse de la première, de la belle leçon de M. Arago. Il nous pardonnera si nous ne l'avons pas complètement reproduite : nous écrivons de mémoire et d'après sa parole rapide.

En parlant des comètes et de la lune, M. Arago a reconnu l'action que celle-ci exerce sur la mer.

Mais M. Arago a nié l'action de la lune et des comètes sur la température ; c'est pourquoi, a-t-il ajouté, avec cette verve d'esprit et cette grâce qui ne l'abandonnent jamais, même dans ses plus grandes élévations, on nous fait beaucoup trop d'honneur en nous demandant s'il doit faire du beau temps ou de la pluie.

Il est vrai que dans l'état actuel de la science cette question est un excès d'honneur ; mais la météorologie et la climatologie sont encore dans l'enfance, elles viennent de naître ; peut-être qu'à force d'observations sur l'état du ciel et sur les symptômes atmosphériques avant et après la pluie, avant et après le beau temps, il sera permis un jour de faire pertinemment cette question et possible d'y répondre d'une manière un peu plus satisfaisante qu'à présent.

En attendant, il ne nous appartient pas d'aller à l'encontre des assertions d'un savant tel que M. Arago, mais il nous semble bien difficile cependant de croire que la lune, qui exerce une action si grande sur la mer aquatique, n'en exerce aucune sur la mer atmosphérique, qui est bien plus vaste, bien plus mobile, bien plus légère que l'autre. Or, si la lune, par pression, attraction ou autrement, exerce une action quelconque sur l'atmosphère, il nous semble bien difficile qu'elle n'en exerce pas sur la température, et, par contre-coup, sur le beau et le mauvais temps ; car les phénomènes de l'atmosphère ne sont généralement causés que par les déplacements et les modifications du fluide atmosphérique, et l'action de la lune peut le remuer, le déplacer, le modifier fréquemment.

N'en serait-il pas ainsi des comètes ? Car enfin, si peu denses qu'elles soient, ce sont des corps, des corps lumineux et souvent d'une grande étendue. Pourquoi donc, vu surtout leur irrégularité ; leurs apparitions abruptes, leur éclat souvent flamboyant et leur départ subit, n'auraient-elles pas aussi une certaine action sur l'atmosphère et ne lui donneraient-elles pas quelques secousses inattendues ? Pourquoi cette agitation, cette secousse des mers aériennes, si elle existe, ne modifierait-elle pas la température d'une manière ou d'une autre ?

Telles sont, non pas les certitudes, mais les doutes qui sont dans notre esprit, et que nous soumettons en toute humilité au *royant*.

La science a dû examiner avec soin ces deux grandes questions et si elle a des chiffres positifs et de longue date à nous citer à cet égard, comme le promet M. Arago, nous n'aurons rien à dire, sinon que toutes les modifications atmosphériques ne sont peut-être pas appréciables par le baromètre et

le thermomètre, ni par conséquent saisissables par des chiffres. Que de combinaisons chimiques se font dans l'immense laboratoire de la nature qui passent complètement ignorés ! Que de causes inaperçues ! que d'effets attribués à des causes qui ne sont pas des causes !

Et enfin pourquoi le corps humain, instrument vivant et animé, qui sent, qui raisonne ce qu'il éprouve, ne serait-il pas aussi propre à indiquer par ses sensations naturelles, et par conséquent normales, les changements de l'atmosphère, les vicissitudes de la température qu'un instrument inanimé, qu'une matière inerte qui ne sent rien, et qui n'indique que peu de choses ? Peu m'importe, à moi, que d'après le thermomètre, on dise qu'il fait froid, tandis que le public sue dans les rues, et qu'il fait chaud, tandis qu'il y gèle. Je crois le public meilleur arbitre à cet égard que le liquide du mercure. La nature ne nous a pas donné des sens pour nous tromper, et ce serait violenter, ce serait troubler tout l'ordre naturel et providentiel que d'établir qu'il vaut mieux s'en rapporter à un instrument sans vie qu'à ces organes vivans. Il faut tenir compte de la nature, même dans la science, et de l'admirable organisation des êtres, même dans les chiffres. Les chiffres ne sont que des conséquences, pourquoi vouloir en faire des principes ?

Ce n'est plus de M. Arago que nous parlons ici, mais c'est à lui que nous nous adressons, afin que, dans sa haute sagesse, il redresse, s'il y a lieu, le ton et les dires trop mécaniques et trop absolus de cette science vulgaire qui comprend peu les choses en elles-mêmes, et qui ne s'élève pas comme lui, jusqu'aux hauteurs de la philosophie universelle.

Nous le prions aussi de vouloir bien consulter sa vaste érudition astronomique et de nous dire, dans le cas que cela soit possible, s'il y a d'autres raisons que leur éclat qui ont rendu si célèbres certains astres dans l'antiquité.

Je ne parle point ici de la divinité du soleil et des astres en général, on la conçoit d'après leur lumière et leur influence ; mais il serait important de savoir pourquoi l'Orient et surtout la Perse ont fait de Sirius plutôt que du Soleil le chef de la *Suba* ou de *P. Armée*, de l'assemblée des cieux ? Pourquoi, prenant en sens inverse de nous l'importance des deux astres les plus apparents, il disait le dieu lune et la déesse soleil ? y aurait-il quelques raisons physiques dans ces vieilles astronomies religieuses qui nous paraissent maintenant si bizarres, mais qui ont régné si longtemps sur l'esprit de presque tout le genre humain, qui, à quelques exceptions près, fut sabéiste dans les premiers temps.

Quelques recherches à cet égard seraient importantes et nouvelles pour la philosophie, mais elles seraient difficiles. Ce qui serait plus important et plus curieux encore, ce serait de voir apprécier ces traditions astronomiques de l'ancien monde par la haute intelligence et par la sagacité profonde de M. Arago.

Nous ne doutons pas que la foule ne continue de se porter à ce cours. C'est sans contredit le plus intéressant, le plus curieux, le plus clair et le plus élevé, le plus complet et le plus intelligent de tous les cours en tout genre qui se font à Paris. Les esprits sérieux, les imaginations vives y trouveront un aliment à leur goût ; les gens du monde un enseignement mis à leur portée à force de science, de puissance intellectuelle, et les savants une leçon sur la manière de faire goûter la science la plus haute et de la faire descendre dans les masses.

Tout ce que nous craignons donc, c'est de ne pouvoir pas y avoir place une seconde fois ; mais nous prendrons nos précautions à cet égard, afin de tenir nos lecteurs au courant de ce qu'il y aura de plus important et de plus curieux dans ce cours-modèle.

J. D.

Gazette de France.

BULLETIN.

Erection de Paroisses.—Cloches.—Soirée pyrotechnique.—Arrivée de P. P. Jésuites;—de deux Frères des Ecoles chrétiennes.—Lettre du R. P. Mathieu à M. Chiniquy.

Cinq nouvelles paroisses viennent d'être érigées civilement dans ce diocèse ; par proclamations du gouverneur en date du 15 de ce mois, ce sont : St. Aimé, Ste. Geneviève, St. Barnabé, démembrement de St. Jude, St. Ambroise de Kildare, et Ste. Victoire démembrement de Sorel. Quelques-unes de ces paroisses sont encore privées de curés résidens ; ce qui est infiniment à regretter vu le bien qu'opère parmi les fidèles la présence du pasteur qui peut consacrer à un seul troupeau ses soins de chaque jour. Mais les prêtres dans le diocèse sont trop peu nombreux pour suffire à tous les besoins, ces besoins augmentant tous les jours. Malgré les auxiliaires que Monseigneur a donnés depuis quelque tems à son clergé, la pénurie d'ouvriers évangéliques ne cesse de se faire sentir plus grande en apparence que jamais. Combien de curés, surchargés des travaux que leur donnent des paroisses de 1,500 à 2,000 communians, auraient besoin d'aide et de secours pour les administrer et augmenter le bien qu'ils opèrent avec un zèle si courageux ! Il est évident que des fatigues aussi accablantes doivent détruire en peu d'années les tempéramens les plus robustes, et causer par des morts prématurées des vides difficiles à remplir dans les rangs sacrés. En outre combien de paroisses trop étendues qui demanderaient

une division ; combien de parties du diocèse, en dehors des limites des paroisses, qui contiennent une population chaque jour plus nombreuse, et qui réclament à grands cris des pasteurs. Combien de conversions à opérer parmi nos frères séparés si des missionnaires pouvaient résider au milieu d'eux constamment ! que de bien à faire partout avec un plus grand nombre de prêtres ! Il faut espérer que cette pénurie d'ouvriers évangéliques cessera bientôt ; car les vocations à l'état ecclésiastique sont plus nombreuses que jamais. La glorieuse pépinière qu'offre en ce moment le séminaire de cette ville, sans compter les ecclésiastiques qui se livrent à l'enseignement dans les collèges, est riche d'espérance et de consolations pour le clergé et pour les fidèles. Demandons à Dieu d'augmenter le nombre des vocations religieuses, d'envoyer des ouvriers à sa vigne ; car il y a bien des enfans du Père de famille qui demandent qu'on leur rompe le pain spirituel, et qui attendent depuis longtems qu'on réponde à leur cri de détresse.

Le village d'Industrie vient de recevoir par les derniers arrivages, trois cloches de la même fonderie que celles de l'église paroissiale de cette ville. Elles pèsent l'une 500, l'autre 1000 et la troisième 1500 livres. Elles sont données, nous dit-on, par l'hon. B. Joliette, seigneur de cette paroisse et qui a déjà fait bâtir l'église.

Nous avons enfin entendu sonner en volée les nouvelles cloches de Montréal. On ne peut encore suffisamment apprécier l'effet qu'elles doivent produire, parcequ'il manque soit des ouvertures suffisantes ou d'autres dispositions intérieures à la tour, soit peut-être des battans assez gros et d'autres améliorations essentielles à la sonnerie. Mais l'effet obtenu est néanmoins satisfaisant et frappe de surprise toutes les personnes qui ont entendu ce concert imposant. Rien de si riche, de si véritablement majestueux que cette harmonie jetée dans les airs et descendant comme des voix du ciel sur cette immense cité. Il nous semble entendre la grande voix du catholicisme forçant au silence toute les autres voix, faisant taire tous les autres bruits au son de sa puissante parole. C'est une des plus belles musiques qu'il soit possible d'entendre : il y a dans ces sons religieux et si admirablement harmonisés quelque chose d'indicible qui va à l'âme, vous pénètre d'un saint respect, vous élève ensuite jusqu'à Dieu ; car il semble qu'on entend sa voix dans l'harmonie dont on est comme enveloppé.

Nous avons eu le plaisir d'assister mardi soir à une magnifique soirée pyrotechnique, puisqu'il faut parler le langage nouveau, donnée à la montagne par les élèves du collège de cette ville. Ce feu d'artifice avait été préparé pour la fête de M. Baile, directeur du collège ; mais cette soirée coïncida avec le désastreux incendie de Boucherville, et elle fut ajournée jusqu'à la veille de la fête de M. le supérieur du séminaire. Le vent violent qui régna une partie de la soirée, et la grande humidité de l'atmosphère empêchèrent que les premières pièces d'artifice eussent tout le succès désirable. Mais on en fut amplement dédommagé par celles qui suivirent, et dont quelques unes surtout, *la croix de St. Louis, le Maria, le Monument*, furent admirables de tout point. Ces pièces, et celle qui offrit tout à coup aux regards le nom de M. Baile, provoquèrent des applaudissemens et un enthousiasme universels. Des décharges de canon, se succédant à de courts intervalles, de brillantes fanfares saluant l'apparition de chaque pièce d'artifice, donnaient à ce spectacle une solennité réellement imposante. Un cerf-volant artistement construit, et portant à ses ailes jet à sa queue des boules enflammées, plana sur la foule durant toute la soirée. Mais ce qui amusa le plus constamment les élèves, ce fut de lancer, comme au jeu de paume, des boules enflammées, qui se croisant dans les airs, décrivant dans toutes les directions des courbes de feu, venaient tomber dans les groupes des spectateurs, qu'elles dispersaient comme auraient pu le faire des bombes ; puis étaient incontinent saisies par ces intrépides joueurs et relancées sans fin, jusqu'à ce que le feu les ayant consumés jusqu'au noyau, qui renfermait des pétards, elles éclataient subitement au grand saisissement de chacun. On avait essayé, pour ouvrir la soirée, de lancer un ballon ; mais le vent ne lui permit pas de conserver sa position normale, et il s'enflamma avant d'avoir pu s'élever convenablement. On fut plus heureux à la fin de la soirée : on lança avec le plus grand succès deux ballons d'inégale dimension, qui s'élevèrent majestueusement dans l'air, salués par des hurrahs prolongés, et furent emportés dans la direction du Sud-Est, passant majestueusement au-dessus de la ville comme de brillans météores. Dans ce moment des éclairs

silonnaient l'horizon et semblaient unir leurs feux aux feux artificiels qui s'élevaient, se croisaient, éclataient autour et au-dessus de nous. En somme cette fête fut brillante ; elle fait le plus grand honneur au cœur et au talent des élèves du collège qui seuls la préparèrent, l'exécutèrent pour l'offrir en reconnaissance à leur cher directeur. Les pièces d'artifices furent toutes montées sur une sorte d'estrade dont la base formait un transparent qui offrait ces mots : L'AMOUR N'A PU EN FAIRE DEVANTAGE. Certes, l'amour d'un maître qui inspire ainsi de tels enfans n'est pas un amour vulgaire. Pour rendre plus complet notre compte-rendu de cette soirée, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur en donnant le programme.

DÉCHARGES DE CANON.

Pièces.	Musique.
1.-Illumination du Piédestal,	
2.-Ballon,	Marche.
3.-Boules enflammées et Escopetterie,	
4.-Cerf-Volant,	Quadrille.
5.-Caisse de Chandelles Romaines,	La Canadienne.
6.-Fusées,	
7.-Boules enflammées et Escopetterie,	Rose of Allendale.
8.-Chandelles Romaines,	
9.-Soleil fixe,	Home sweet Home.
10.-Fusées,	
11.-Boules enflammées et Escopetterie,	Petit Tambour.
12.-Chandelles Romaines,	Je quitterai pour ma belle patrie.
13.-Vivat Josephus,	Zéphyr reliez ton haleine.
14.-Caisse de Chandelles Romaines,	
15.-Fusées,	
16.-Boules enflammées et Escopetterie,	Russian March.
17.-Petits Soleils,	
18.-Croix St.-Louis,	Adieu charmant pays de France.
19.-Fusées,	
20.-Boules enflammées et Escopetterie,	La cracovienne.
21.-Chandelles Romaines,	Lucy Long.
22.-Soleil Tournant,	
23.-Baïle,	Long Syne.
24.-Fusées,	
25.-Boules enflammées et Escopetterie,	Souvenir de Simplon.
26.-Caisse de Chandelles Romaines,	
27.-Fusées,	Believe me.
28.-Soleil Tournant,	
29.-Maria,	Nous vous invoquons tous.
30.-Fusées,	
31.-Boules enflammées et Escopetterie,	Road to Boston.
32.-Chandelles Romaines,	
33.-Fusées,	Blue Bells.
34.-Caisse de Chandelles Romaines,	
35.-Monument,	Sycilian Hymn.
36.-Caisse de Chandelles Romaines,	
37.-Fusées,	The Wrecher's Daughter.
38.-Bouquet,	Star Spangled Banner.
39.-Ballon, (de 33 pieds de circonférence)	A Harp that once.
40.-Abeamus,	A la Claire Fontaine.

Les élèves artificiers furent : MM. Hercule Beaudry, Thomas Kennedy, Louis Lahaise, Pierre Bélanger et Alexandre Demers, dirigés par M. Huot, ecclésiastique du Séminaire.

Deux Pères et un Frère Jésuites sont arrivés de France à New-York le 11 accompagnés de deux Frères des Ecoles chrétiennes. Les deux Pères se sont immédiatement dirigés sur ~~St. Louis~~ où ils doivent résider ; le Frère jésuite est destiné au collège de Ste. Marie, Kentucky ; les deux Frères des Ecoles chrétiennes sont arrivés à Montréal. Ce sont sans doute ces excellens Frères qu'attend depuis si longtems la ville de Québec, qui va à son tour jouir de l'avantage de posséder ces incomparables instituteurs.

M. Chiniquy, curé de Kamouraska, écrivit ce printemps au Père Mathieu, l'apôtre glorieux de la Tempérance en Irlande. Il lui exposa les fruits abondans produits par cette société en Canada ; la réforme morale obtenue dans tous les lieux où le drapeau de la Tempérance fut planté ; l'abondance et la richesse succédant à la pauvreté, les écoles et les œuvres de foi et de charité remplaçant les auberges et les désordres qu'engendrait l'ivrognerie ; plus de 70,000 Canadiens se faisant gloire d'appartenir à cette société dont le rév. père est le fondateur, etc. Il lui soumit ensuite les questions et la demande suivante :

Si vous aviez la bonté de m'écrire une lettre (qui serait pour moi plus précieuse que tous les trésors du monde) je vous prierais humblement de me répondre aux questions suivantes que je prends la liberté de vous soumettre :

au nom de plusieurs prêtres qui s'intéressent aussi à la sainte cause de la Tempérance.

1. Quelle est la nature de l'engagement que vous faites prendre aux associés de la Tempérance? Leur dites-vous que pourvu qu'ils ne s'enivrent pas, ils peuvent quand bon leur semble prendre des boissons fortes, quoiqu'ils aient promis le contraire?

2. Approuvez-vous les Sociétés de Tempérance dite modérée, ou du second ordre, dans lesquelles on s'engage à ne prendre que deux ou trois vers de boissons fortes par jour, ou bien dans lesquelles on s'engage de n'en jamais prendre qu'aux repas, et modérément. Et si vous n'approuvez pas ces sociétés, auriez-vous la bonté de nous dire pourquoi?

3. Voudriez-vous avoir la bonté d'offrir le saint sacrifice de la messe pour tous les prêtres canadiens et irlandais qui travaillent à établir la Société de Tempérance, et pour tous ceux de notre peuple qui s'en sont déjà mis. Et voudriez-vous choisir le jour de la Nativité de la Ste. Vierge le 8 septembre pour dire cette messe.

Le Père Mathieu répondit à l'honorable lettre de M. Chiniquy par la lettre ci-dessous en date de Kork 2 juin.

Très-cher et révérend ami,

Mille remerciemens pour votre très-intéressante et édifiante lettre, qui m'a fait éprouver une joie telle que je n'en ai ressentie de longtems une semblable. Bien que je n'aie pas le mérite que vous m'attribuez, je vous suis cependant reconnaissant pour les sentimens bienveillans que vous m'avez exprimés et je vous embrasse comme mon frère bien-aimé de cœur et de religion.

Je me réjouis du succès de notre cause sacrée en Canada, et suis orgueilleux du courage qu'ont déployé mes pauvres compatriotes. Puisse le Dieu pour la sainte religion de qui ils ont souffert tant de maux, être leur récompense et puissent-ils trouver dans votre pays cette paix et ce bonheur qui leur ont été refusés en Irlande.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise de publier votre précieuse lettre; j'y ai été engagé par l'intérêt que je porte à notre sainte cause qu'elle est de nature à servir puissamment. Je me reconnais en défaut pour avoir pris une pareille liberté, mais je suis prêt à faire tout ce que vous demanderez de moi en expiation de mon imprudence. Cependant j'ai l'assurance que le sentiment de charité qui vous a porté à m'écrire vous portera aussi à me pardonner. Je regarderais comme un des momens les plus heureux de ma vie celui où je pourrais me rencontrer avec vous.

Pour ce qui regarde les questions que vous m'avez soumises, je réponds à la première en vous déclarant que je n'ai jamais permis à aucun *Teetotaller* l'usage de boissons fortes, si ce n'est comme remède, par l'ordre d'un médecin et encore quand ces boissons sont préparées et prises privément comme tout remède (ou médecine) ordinaire.

Je réponds à la seconde que je n'ai jamais fait prendre l'engagement modéré (*moderation pledge*) et que je l'abhorre comme le plus court chemin qui conduit à l'Intempérance.

J'acquiesce de tout mon cœur à votre troisième demande et vous informe que j'offrirai non seulement le 8 septembre, mais même prochainement et plusieurs fois le très-saint sacrifice dans vos pieuses intentions.

Saluez pour moi tous les zélés et vertueux ecclésiastiques qui n'ont pas reculé devant le sacrifice si pénible mais si méritoire qu'il fallait faire pour épouser notre cause sacrée et recommandez-moi à leur bonnes prières ainsi que mes travaux futurs. Assurez aussi de mon estime mes très-chers frères les *Teetotallers* d'entre les laïques.

Croyez-moi avec la plus haute estime et la plus grande vénération

Votre affectionné frère,

THEOBALD MATHIEU.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Le 1er juin, le Saint-Père ~~est~~ ^{est} ~~venu~~ ^{est} de ses appartemens du Vatican à la salle consistoriale, où il a tenu un consistoire public, afin de donner le chapeau de cardinal à Mgr. Villadicani, archevêque de Messine. Après avoir prêté serment, dans la chapelle, aux constitutions apostoliques, le nouveau prince de l'Eglise fut introduit dans la salle du consistoire par les deux premiers cardinaux diacres, qui l'accompagnèrent jusqu'au trône pontifical. Il baïsa le pied de Sa Sainteté qui l'embrassa puis il donna l'accolade à ses collègues, et, après avoir occupé la place qui lui convenait, il est retourné auprès du pape, qui lui a mis le chapeau.

A cette occasion, M. Th. Filipponi, un des avocats consistoriaux, a plaidé pour la seconde fois, devant Sa Sainteté, la cause de la béatification du vénérable serviteur de Dieu, André Buzio, laïc capucin.

Ensuite les cardinaux se rendirent à la chapelle pour assister au chant du *Te Deum*; puis, après une oraison récitée par le doyen du sacré-collège, ils embrassèrent leur nouveau collègue en témoignage de félicitations.

FRANCE.

—A l'ordination que Mgr. l'archevêque de Paris a faite le 10 juin dans l'église de St-Sulpice, il y avait 46 prêtres, 34 diacres, 71 sous-diacres, 48 minorés, dont plusieurs ont aussi reçu la tonsure, et 61 tonsurés.

Le diocèse de Paris y comptait 2 prêtres, 3 diacres, 17 sous-diacres, 10 minorés et 21 tonsurés; la maison de Saint-Lazare, 19 de ses élèves; le sé-

minaire des Missions-Etrangères, 10; celui du Saint-Esprit, 39, et celui des Irlandais, 21.

Mgr. l'évêque de Meaux, à qui la faiblesse de sa vue n'a pas permis de conférer les ordres, y avait envoyé 12 de ses diocésains.

Quelque nombreux que fût cette ordination, elle n'a cependant pas égalé celle de la Trinité de 1825.

—On annonce la prochaine arrivée à Paris de Mgr. Hillereau, archevêque catholique de Constantinople.

—Mgr. l'évêque de Nancy, en ce moment dans le diocèse de Rouen, a visité, le 7 de ce mois, la communauté du sacré-cœur de Jésus, à Saint-Aubin. Il était accompagné de son chapelain et de M. l'abbé Juste, grand-vicaire de Rouen et supérieur-général de cette communauté. Le digne pontife, assisté de M. Juste, a célébré la messe dans la nouvelle chapelle de la congrégation et adressé à toutes les sœurs réunies un discours tendre et pathétique sur le zèle du salut des âmes; ses paroles ont produit un grand effet sur les pieuses et modestes religieuses. Ensuite, il a donné la bénédiction du Saint-Sacrement.

L'après-midi, Mgr. de Janson a réuni une seconde fois les sœurs et les pensionnaires, et, après les avoir invitées d'une manière touchante à participer à l'œuvre du rachat des enfans infidèles, il s'est adressé en particulier aux élèves du pensionnat avec une indicible bonté: il les a bénies, et il a mis le comble à leur joie en leur permettant de lui former une espèce de cortège jusqu'au bois qui avoisine la communauté.

M. l'abbé Juste, comme un père au milieu de ses enfans, a terminé cette heureuse journée, en informant les religieuses que le vénérable prélat avait ajouté à des paroles pleines d'intérêt des marques de sa bienfaisance et de sa générosité.

La communauté conservera le souvenir de cette visite, aussi consolante qu'inattendue, qui est une nouvelle preuve du tendre intérêt que lui porte son digne supérieur.

—Un jeune protestant, né dans l'ancienne Westphalie, âgé de 28 ans, et depuis longtems domicilié à Toulouse, vient de rentrer au sein de la vérité catholique. Instruit dans cette vérité par les soins paternels et assidus de M. Clermont, vicaire de Notre-Dame du Taur, il a fait, le 8 juin, son abjuration entre les mains de M. Piéchaud, curé de cette paroisse.

«A voir dit la *Gazette du Languedoc*, la foule qui se pressait dans l'enceinte de l'église, la joie qui régnait dans tous les cœurs et se peignait sur toutes les figures, le jeune néophyte, les yeux baignés de larmes, à genoux sur le seuil sacré, le clergé recueilli que présidait son digne pasteur, on eût dit être encore aux beaux jours de l'église naissante. Après son abjuration, le jeune néophyte a reçu le baptême des mains de M. le curé; il a entendu ensuite, avec un recueillement exemplaire, la messe, où, pour la première fois, il a participé au plus auguste de nos sacrements.»

—M. l'abbé Gondelin a donné dernièrement une retraite de cinq jours dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, à Blois. Son zèle a été couronné de succès, car un grand nombre de malades, parmi lesquels se trouvaient des soldats de la garnison, se sont pieusement approchés de la sainte table. Plusieurs de ces soldats, qui n'avaient pas été confirmés, voulurent profiter de cette heureuse circonstance et se disposèrent à recevoir le sacrement de confirmation. La cérémonie eut lieu dans la chapelle du palais épiscopal; le vénérable évêque, après avoir offert le saint sacrifice, adressa à ces pieux militaires une exhortation paternelle et les confirma. Leur attitude, l'émotion qu'on voyait dans leurs traits, annonçaient combien leur foi était vive, leur piété sincère. Après cette touchante cérémonie, ils prirent un modeste déjeuner qui leur fut servi dans l'évêché, et se retirèrent après avoir reçu les adieux et les exhortations du vénérable prélat.

Il y a peu de jours, la même chapelle a été témoin d'une autre cérémonie non moins touchante. Mme. F..., élevée dans la religion anglicane, après avoir été instruite par un ecclésiastique aussi zélé que pieux, est venue faire son abjuration entre les mains de Mgr. de Sauzin. Les deux filles de Mme. F... ont suivi l'exemple de leur mère, et sont rentrées avec elle dans le sein de l'Eglise catholique.

—La magnifique procession aux flambeaux, qui termina, à Saint-Brieuc, les exercices du mois de Marie, est sortie, le 31 mai, à 9 heures du soir, de la chapelle St-Pierre. Beaucoup plus nombreuse que l'année dernière, elle a trouvé partout, silencieuse et recueillie, la foule immense qui s'était portée sur son passage. Dans les rues et sur la place qu'elle a traversées toutes les maisons particulières et tous les édifices publics étaient illuminés. Un vent frais, en rendant difficile de conserver allumés les cierges et les illuminations, pouvait enlever à cette importante cérémonie une partie de son éclat, mais la demi-obscurité qui l'enveloppait parfois lui a imprimé un nouveau caractère de gravité. L'attitude de la population a été une éloquente protestation contre les injures et les calomnies que la gent philosophique s'est repris à vomir contre la religion.

PRUSSE.

—On écrit de Prusse que l'hermétisme, qui avait malheureusement jeté de si profondes racines dans l'université de Bonn, son véritable foyer, et s'était répandu dans toute l'Allemagne, qui en est, en partie gangrenée, vient, grâce au zèle et à la fermeté de Mgr. le coadjuteur de l'archevêque de Cologne, d'être frappé au cœur. Les célèbres professeurs Achterfeld et Braun, disciples et sectateurs d'Hermès, ont été, sur l'injonction de Mgr. de Geissel, fort de l'appui du gouvernement prussien, remplacés dans leurs chaires. M. Achterfeld est nommé chanoine de la métropole de Munich. C'est

M. l'abbé Deringer, de l'université de Tubingen, prêtre érudit et d'une sainte orthodoxie, qui le remplace. Mgr. de Geissel a déployé dans cette circonstance une fermeté toute apostolique; ce jeune prélat, noble émule de son illustre archevêque, a bien mérité de l'Eglise.

INDÉS.

—Il nous arrive de l'Inde anglaise des nouvelles consolantes. Au fanatisme protestant se substitue une libéralité éclairée, à mesure que les ministres puseyistes gagnent de l'influence et dissipent les sots préjugés répandus par les méthodistes contre les catholiques romains. Nous voyons que le prêtre catholique de Ballery est puissamment aidé, par le chapelain anglican (puseyiste) de cette localité, dans les bonnes œuvres qu'il a entreprises. Il a fondé une maison de refuge pour les pauvres, et il va établir une école pour les enfans catholiques. Les officiers protestans des régimens cantonnés à Beauty sont généreusement venus en secours au prêtre catholique, pour l'aider à réaliser ce dernier projet. Le colonel Smith, en garnison à Jeulnah, a donné les mêmes ordres pour faire acheter à Kamptec des livres catholiques pour les soldats et les enfans qui sont attachés à ce culte. A Dundum, la piété a été ranimée par l'arrivée d'un régiment de fidèles irlandais et à Milgherries, on compte aujourd'hui trois mille catholiques.

Journal des villes et des campagnes.

Des évêques Catholiques dans les colonies anglaises.—Quelques personnes ont témoigné de l'inquiétude à l'occasion du projet d'érection d'un évêché dans l'Orégon. Ils ont pensé qu'une partie du territoire étant contestée entre les Etats-Unis et l'Angleterre, cette circonstance pourrait entraîner des difficultés et quelques désagrémens pour l'évêque qui serait envoyé dans cette mission.

Ces personnes timides peuvent se rassurer. Si un évêque est envoyé dans l'Orégon, ce sera sans doute avec les pouvoirs et la qualité de vicaire apostolique, et un titre *in partibus*. C'est ainsi que le Saint-Siège a toujours agi, toutes les fois que l'érection d'un siège en titre pouvait être l'occasion de quelques difficultés. La cour de Rome a toujours cette prudence qui ménage, autant que le bien le permet, les plus petites susceptibilités. Ainsi pour ménager le Mexique qui paraît tenir encore à ses prétentions sur le Texas, ce pays a été confié à un vicaire apostolique, Mgr. Odín, qui réside à Galveston, mais sans avoir de siège épiscopal dans le Texas.

Du reste dans le cas même où un évêché serait érigé dans l'Orégon, et que le siège de cet évêché appartiendrait aux Anglais, nous ne voyons point d'aussi graves difficultés qu'on semblerait le craindre. L'Angleterre ne fait point opposition, que nous sachions, à l'érection d'évêchés catholiques dans ses colonies, et dans le fait cette opposition serait sans objet comme sans résultat. Elle n'aurait point de résultat, puisqu'il serait toujours facile d'envoyer des vicaires apostoliques; et qu'il serait physiquement et moralement difficile d'empêcher un homme de prendre le titre, dès lors qu'il ne se prévaut point de ce titre pour rien tenter contre l'ordre l'égal, et que son autorité principalement spirituelle, n'a de résultat visible que sur ceux qui consent à la reconnaître.

D'ailleurs l'opposition à l'érection d'évêchés catholiques dans les colonies anglaises, n'aurait point d'objet. En Angleterre, une loi tyrannique empêche les évêques catholiques de prendre les titres des évêchés; on en conçoit la raison. Les évêques anglicans, prétendant être les vrais titulaires, ont eu recours à l'autorité séculière pour empêcher ce qu'ils appellent une usurpation. Ce n'est pas que ces Messieurs aient eux-mêmes une bien grande confiance dans la légitimité et la validité de leurs titres, mais quelque creux et vains que soient ces titres sous le rapport spirituel, ils produisent un revenu temporel assez arrondi, et c'est ce côté très positif et très palpable du titre, que Messieurs les anglicans n'ont point du tout envie de laisser usurper.

Or ce ce motif n'existe point dans les colonies, pays nouveaux, et relativement pauvres, où il ne serait pas facile aux anglicans d'établir les dîmes et où il ne se trouve point de vieilles cathédrales à envahir et de riches abbayes à piller, pour créer un revenu à l'Eglise nationale, comme autrefois en Angleterre dans les beaux jours du bon roi Henri VIII et de la douce reine Elisabeth.

Nous ferons remarquer en passant que l'Angleterre, malgré ses lois persécutrices, n'a jamais pu contraindre les évêques catholiques de l'Irlande à renoncer aux titres de leurs sièges. Ces titres sont là comme une continuité et énergie protestation contre l'envahissement brutal de l'Eglise nationale et comme une preuve que c'est elle qui est usurpatrice. Du reste les Anglicans se consolent et se vengent de cette persévérance des Evêques catholiques d'Irlande, en arrachant aux pauvres catholiques irlandais, pour le paiement de la dîme, leur dernier penny, et leur dernière bouchée de pain.

Puisque nous en sommes à parler de ce pauvre clergé anglican, nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs pour leur édification, comment ces messieurs, évêques par la grâce de Georges ou de la reine Victoria, entendent et pratiquent la pauvreté apostolique. Un journal anglais nous révélait, il y a quelque temps, qu'en quinze années il était mort trois évêques anglicans, qui avaient laissé à leurs enfans, trois millions, cinq-cent mille piastres. Autrefois ces biens administrés par des moines ou par des évêques catholiques qui s'en regardaient comme les économistes et non comme les propriétaires, servaient à nourrir les pauvres et à doter les villes et les campagnes de riches fondations, d'établissements de bienfaisance, de splendides églises, de savantes universités. Alors on ne connaissait point la taxe de pauvres, et la charité nourrissait et laissait jouir librement du spectacle de la nature, de l'air pur des champs et des doux rayons du soleil, les malheureux que la philanthropie

enferme aujourd'hui dans les maisons de travail, parcequ'ils sont coupables du délit d'indigence.

Propagateur Catholique.

—C'est le 1er. mars qu'à été solennellement ouvert, à Calcutta, le collège fondé pour l'éducation des jeunes Indous par Babou, qui, de l'état de pauvreté, est parvenu à une grande richesse. Plusieurs discours ont été prononcés, quelques-uns, dans la langue du pays, par les naturels les plus remarquables présens à l'assemblée. Ce collège, qui doit contenir 500 élèves, sera sous la direction des jésuites.

ÉTATS-UNIS.

—Mgr. Flaget, du Kentucky, aux Etats-Unis, a demandé à deux architectes français un projet complet pour bâtir une cathédrale gothique à Louisville, qui vient d'être érigée en ville épiscopale. Un plan, des coupes, des élévations et des détails, en style du treizième siècle, ont été envoyés en Amérique.

On espère donc voir bientôt s'élever, sur les rives de l'Ohio, un monument qui rappellera, sous quelques rapports, nos plus célèbres cathédrales de France.

NOUVELLES POLITIQUES.

ANGLETERRE.

—Toutes les charges et dignités dont était revêtu le duc de Sussex se distribuent successivement. La reine Victoire vient de conférer à son époux, le prince Albert, celle de premier chevalier de l'ordre du Bain et de grand maître de cet ordre, et à S. A. R. Adolphus Frederick, duc de Cambridge, la charge de gardien de Hyde-Park et de St-James-Park.

—Le 1er. juin, anniversaire de la victoire de lord Howe, le prince Albert, époux de la reine d'Angleterre, a posé la première pierre de l'école navale à Couter-Hill. Le maillot dont s'est servi S. A. est fait d'une espèce de bois du navire la Victoire; il est parfaitement poli et sculpté avec goût. On lit dessus l'inscription suivante: "Relique du vaisseau la Victoire, 104 canons, sur lequel succomba Nelson, le 21 octobre 1805. L'Angleterre espère que chacun fera son devoir: honni soit qui mal y pense."

—On attendait de Lisbonne à Londres, dans les premiers jours de juillet, la princesse Clémentine et le prince Auguste de Cobourg, son époux. Ils veulent, dit-on, assister au lever que la reine Victoire tiendra pour l'anniversaire de son couronnement.

—Pour échapper aux démonstrations fâcheuses que sa présence, malgré ce qu'a dit le Times, a déjà provoquées à Londres, le roi de Hanovre est obligé, pour circuler dans cette ville, de se servir d'un cabriolet si modeste qu'il peut complètement dissimuler sa royauté.

L'Angleterre et l'Irlande.—Il n'est point pour le monde, il n'est point pour la France de question plus importante que celle d'Irlande, car de la solution que recevra cette question dépend le rang que l'Angleterre occupera parmi les puissances. On dit, et déjà ce bruit a trouvé de l'écho dans un de nos journaux ministériels, que le gouvernement anglais, au point où les choses en sont venues, ne peut céder aux Irlandais, et qu'il faut s'attendre à une lutte sanglante. Si cela est vrai, malheur à l'Irlande, mais aussi malheur à l'Angleterre, qui va dépenser son or et ses forces pour ruiner une partie de son propre empire. Il ne s'agit pas ici de tuer, de ravager, puis de sortir du pays comme on vient de sortir de l'Afghanistan, en disant: "Souvenez-vous de ce dont nous sommes capables quand on nous résiste." Il faudra marcher dans le sang irlandais qui aura été versé, camper sur les ruines qui auront été faites, et pour légitimer les premières violences recourir à des violences nouvelles. Les Irlandais, qui accepteraient maintenant dans une pensée de paix l'égalité politique avec l'Angleterre, ne la recevraient après la lutte que comme un instrument de guerre, et cette certitude empêcherait l'Angleterre d'être juste quand elle se sentirait lasse de son injustice. Au lieu d'un auxiliaire, difficile parfois à conduire, l'Angleterre, se sera fait à sa porte un ennemi irrécusable sur lequel il faudra qu'elle pèse incessamment de tout son poids. Voilà quel sera le prix de la victoire qu'on se promettrait sur l'Irlande.

Encore cette victoire, que nous admettons pour certaine, sera-t-elle longtemps disputée et rendue douteuse peut-être par l'énergie, le désespoir de l'immense majorité du peuple irlandais. Dans une réunion tenue le 7 juin, O'Connell a dit: "On parle d'un bill de coërcition. Si jecroyais que l'on dit vrai, je partirais à l'instant pour Londres et mourrais étendu sur les dalles de la chambre des communes plutôt que de laisser passer un semblable bill. Je connais, a-t-il ajouté, les moyens constitutionnels de prolonger la discussion et je les tiendrais jusqu'à Noël avant qu'ils pussent rien résoudre. Nous resterons dans la constitution, dans la loi, non par lâcheté, non par timidité, car, malheur, trois fois malheur à qui oserait nous attaquer!" M. Gralton s'écrie alors: "Je viens de recevoir une lettre des communes par laquelle on m'annonce que nos ennemis veulent la guerre à tout prix. Toute la politique de nos ennemis consiste à nous entraîner à des actes illégaux; voilà comme ils prétendent éterniser leur acte infâme d'union; leurs espérances seront trompées." M. Gralton rappelle ensuite l'adresse que Wilberforce jeta à la chambre des communes: "Angleterre! tu as à régler avec l'Irlande un compte bien long; songe à le régler le plus tôt possible." M. Steel, premier pacificateur, prend ensuite la parole et déclare que si l'Irlande est réduite à se défendre par la force, il sollicitera de son auguste ami (O'Connell) l'honneur de commander les entreprises les plus désespérées. Ainsi, les chefs du peuple se déclarent prêts à accepter la chance des batailles; ils ne demandent qu'une chose, c'est d'être provoqués afin que la responsabilité du sang versé

ne retombe pas sur l'Irlande. Sont-ce là des dispositions qui promettent à l'Angleterre un facile triomphe ?

Avec ce tour hardi et simple qui lui est particulier O'Connell parle de la présence des troupes comme d'un événement qui n'a rien d'inquiétant pour le rappel. " Trente mille hommes, eh bien, ce sont 30 mille schelings par jour qui vont être dépensés en Irlande. Les soldats sont de braves gens. Trois applaudissemens pour les soldats." (On applaudit.) " Quant à Wellington... (L'assemblée fait entendre un sourd grognement... Et ici il faut remarquer la profonde habileté d'O'Connell, qui ne veut pas irriter l'armée en insultant le chef qu'elle respecte.) " Non, point de grognement pour Wellington, n'insultez pas ce vieillard, ce serait pitié contentez-vous de rire." (Et docile à ce conseil, l'assemblée se prend à rire.) " Pour ce qui est du rusé Peel, faites ce que vous voudrez ; il nous a menacés de la guerre civile plutôt que de consentir au rappel. Vous voyez que cela ne m'a pas effrayé. Ce que je ne puis pardonner à Peel, c'est d'avoir fait intervenir le nom de la reine ! O'Connell invite fortement ses concitoyens à se méfier des agens provocateurs. " Arrêtez-les, dit-il, et remettez-les à la police, qui en se voyant forcée de les retenir aura la mine bien allongée. Il importe d'ailleurs plus, poursuit O'Connell, de vous prémunir contre les agens provocateurs que notre triomphe est certain si vous échappez à ce piège."

Plusieurs interpellations ont été adressées aux ministres dans les séances du 8 et du 9 ; il n'en est résulté aucun éclaircissement notable. Le roi de Hanovre a assisté, comme duc de Cumberland, à la séance des lords. M. Hume, informé de ce fait, a annoncé une motion pour la suppression de la pension de 525,000 fr. touchée par le Prince, qui occupe un trône étranger. Le bill du blé du Canada, si important en toute autre occasion, a été admis au comité, presque sans discussion, tant les partis sont préoccupés, absorbés par ce qui se passe en Irlande.

Là, en effet, est la grande question ; il ne s'agit pas du crédit, de l'existence de tels ou tels ministres : il s'agit de la puissance de l'Angleterre. L'opinion publique se prononce pour une transaction. Les journaux wighs avertissent le cabinet que le peuple d'Angleterre désapprouve l'emploi de moyens violens envers l'Irlande ; le *Times* garde le silence devant l'opposition soulevée par son article de mardi dernier ; le *Morning-Post* seul dit que le gouvernement a sans doute de bonnes raisons pour agir comme il fait. De tout cela il résulte que les tories courent grand risque cette fois de se blesser avec leurs propres armes.

IRLANDE.

— On lit dans le *Courrier de l'Europe*, journal français, publié à Londres, en date du 17 juin :

L'agitation de l'Irlande a pris, cette semaine, une physionomie nouvelle. Maintenant elle semble impatiente d'en venir aux mains. O'Connell exhorte bien encore ses compatriotes à ne commettre aucune violence, mais il les avertit que d'une minute à l'autre ils peuvent être attaqués, et qu'ils aient à se tenir prêts, non pas seulement à combattre, mais à vaincre. L'article du *Times*, dont nous avons reproduit les principaux passages samedi dernier, a paru à O'Connell l'avant-coureur de mesures coercitives. On voit à son langage qu'il ne serait pas fâché que le gouvernement fût l'agresseur. C'est au moins ce qui ressort du discours qu'il a prononcé dimanche au meeting de Malloy, ville du comté de Cork. Il y a été reçu comme d'habitude avec un enthousiasme extraordinaire. Les journaux de la localité estiment à 400,000 le nombre des individus accourus d'alentour, pour saluer le libérateur.

Dans la soirée, il y eut un banquet, auquel 600 personnes ont assisté. Au dessert, après le premier toast porté au peuple, un des convives fut prié de chanter un hymne célèbre de Thomas Moore, le Béranger de l'Irlande. A ces vers :

*Oh! where's the slave so lowly
Who, could he burst
His bonds at first,
Would pine beneath them slowly (1) ?*

O'Connell s'est levé en s'écriant avec exaltation : " Ce n'est pas moi qui serai jamais cet esclave ! " Ce mouvement patriotique a électrisé l'assemblée, et a provoqué des applaudissemens frénétiques. Les dames, dont la galerie était pleine, agitaient leurs mouchoirs, l'émotion se peignait sur tous les visages : c'était une scène d'un intérêt saisissant. Le chairman eut beaucoup de peine à rétablir le silence. Vint ensuite le toast : " A Daniel O'Connell et au rappel. " Nouveaux applaudissemens, nouvel enthousiasme. Le grand agitateur a répondu dans les termes suivans :

" Le temps d'agir est venu. Messieurs, vous pouvez bientôt vous trouver dans l'alternative de vivre en esclaves ou de mourir en hommes libres. (Ecoutez ! et cris mille fois répétés : " Nous mourons en hommes libres. " (Applaudissemens.) Non, vous ne serez pas des hommes libres, si vous ne mettez pas le droit de votre côté, et le tort du côté de vos ennemis. (Ils sont dans leur tort !) Je crois apercevoir chez quelques-uns de nos détracteurs Saxons la détermination de nous pousser à bout. (Applaudissemens.) Jusqu'ici leurs efforts n'ont été que ridicules. (Ecoutez.) Au milieu du calme et de la paix, ils couvrent notre pays de troupes. (Je parle ainsi en conséquence des nouvelles que j'ai reçues aujourd'hui.) Jeudi, il n'y a pas eu de séance aux Communes, car le Cabinet délibérait sur ce qu'il devait faire non pour l'Irlande, mais contre l'Irlande. Mais, Messieurs, tant qu'ils

(1) Où est l'esclave assez vil qui, pourant briser ses fers, voudrait lâchement languir dans la servitude ?

nous laisseront un lambeau de constitution, il nous servira de bouclier. (Bryans applaudissemens.) Nous ne violerons pas la loi ; nous n'attaquerons pas l'ennemi, mais vous vous trompez beaucoup, si vous pensez qu'il ne vous attaquera pas. (Une voix : Nous les attendons de pied ferme !) Ces paroles ne m'étonnent nullement. Croyez-vous que je vous prends pour des lâches ou pour des imbéciles ? (Applaudissemens.) Je dis que nous serons attaqués. (Ecoutez, écoutez.) La journée de jeudi a été employée à considérer s'ils devaient employer ou non des mesures coercitives. (Grognemens.) Oui, des mesures coercitives, et sous quel prétexte, je vous le demande ? L'Irlande n'a-t-elle jamais été aussi tranquille ? (Cris de : Jamais !) L'autre jour, ils ont envoyé à Waterford leurs steamers de guerre, et lorsque l'armée est arrivée, la porte de la prison n'était pas fermée car il ne s'y trouvait pas un seul détenu. (Rires.) Mais, Messieurs, je sens que je ne serais pas digne de votre confiance, si je vous dissimulais un instant la grandeur du péril qui nous menace. Ils ont employé la journée de jeudi à consulter pour savoir s'ils nous dépouilleraient de nos droits. Je ne connais pas les résultats de ce conseil, mais ce que je sais, c'est qu'il ne s'y trouvait pas un Irlandais. (Ecoutez, écoutez.) On peut me dire que le duc de Wellington y assistait. (Oh ! oh ! grognement.) Si le petit d'un figre tombait dans une bergerie, le prendriez-vous pour un agneau ? S'ils nous assaillent demain, et que nous les battions comme cela ne peut manquer d'arriver, le premier usage de notre victoire sera de placer le sceptre dans les mains de celle qui nous a toujours montré de la sympathie, qui a toujours compati à nos maux. Ce que je veux que vous compreniez bien, et eux aussi, c'est que nous apprécions parfaitement la position dans laquelle nous sommes placés, que nous devons avoir des appréhensions, je ne dis pas des craintes. Ils nous menacent, nous Irlandais, tranquilles, paisibles, et pour quelle cause ? Les Irlandais veulent la révocation de l'acte qui unit les deux pays. (Ecoutez, écoutez.) Ne sommes-nous pas aussi courageux que des anglais ? Serons-nous esclaves ? (Non, non.) Nous laisserions-nous fouler aux pieds ? (Non, non.) Ils ne me fouleront pas aux pieds, moi ! (Bryans applaudissemens, qui durent plusieurs minutes.) Je me trompe, ils me fouleront aux pieds, mais ce sera mon cadavre, et non l'homme vivant. (Bryans applaudissemens.) Ils ont commencé leurs mesures de coercition. Je demanderai qu'est-ce qui les empêchera d'aller plus loin ? S'ils veulent marcher dans la voie de l'arbitraire, que ne nous réduisent-ils de suite à l'état de serfs ? Ici, O'Connell raconte qu'à Wexford, Cromwell a fait massacrer 300 femmes qui s'étaient réfugiées autour d'une cour, et implorait la miséricorde du vainqueur. Cette digression historique cause une profonde sensation, surtout parmi les dames de la galerie. " Ce brigand de journal saxon, le *Times*, nous menace d'un pareil sort. Prenez garde que les chiens de vos ennemis ne lapent dans votre sang. Ne transgressez pas la loi.

" Y a-t-il sur la surface du globe une puissance plus faible que l'Angleterre ne est présent ? Wellington pourrait-il menacer la France en parlant de Waterloo ? Il avait la trente-six mille Irlandais, et il pourrait en avoir encore le même nombre et beaucoup plus, s'il nous faisait justice. (Cris de : Ecoutez ! Bryans applaudissemens.) Pourrait-il menacer les Etats-Unis ? Que dirait-il au puissant despote russe, dont le vaste territoire s'étend d'un côté du Danube, et qui, un jour, traversera certainement ce fleuve pour s'emparer de l'autre côté du rivage ? (Applaudissemens.) Peut-il anéantir l'influence française en Espagne, lorsque Louis-Philippe, avec une habileté qui est devenue proverbiale, surveille dans ce pays la marche des événemens ? . . . Non, . . . Non ! . . .

J'ai versé mon âme devant vous, et je désire que vous compreniez bien votre position, afin que Wellington, voyant cela, ne se hasarde pas à fouler aux pieds les libertés de l'Irlande. Je les avertis que nous nous tiendrons dans les limites de la loi. Qu'ils osent pousser notre patience à bout ! Il est dangereux d'exaspérer des poltrons, et, à plus forte raison, ceux qui ne le sont pas. (Applaudissemens prolongés.) J'ai cru de mon devoir de vous mettre en garde contre les Saxons : peut-être d'ici à quelques jours, nous connaîtrons leurs intentions. Méfiez-vous de ce vieux sibiériste de Wellington, de ce fou de Stanley, et de l'opiniâtreté malveillante de sir J. Graham. Tenez-vous prêts, je vous le dis, à tout événement. Faites attention surtout à ce que je vous dirai ; car, si on ne me bailonne pas, et qu'on ne me lie pas les mains, je serai là pour vous conseiller (Applaudissemens), et bien qu'il puisse arriver que mes avis ne vous paraissent pas les plus sages, au moins, j'espère que vous me saurez gré de l'intention. O'Connell s'assied au milieu des applaudissemens universels et prolongés de son auditoire.

Comme on le voit, O'Connell est plus audacieux et surtout plus explicite qu'il ne l'a été jusqu'ici, quant à l'éventualité d'une agression de la part du gouvernement. Ses paroles, où respire la menace contre les protestans, ne sont grêre en harmonie avec le manifeste qu'il a publié dernièrement, et où il assure qu'il ne vise aucunement à établir, en Irlande, la suprématie catholique. L'impulsion extraordinaire, prodigieuse, qu'il a donnée à l'agitation, a frappé les orangistes de stupeur. Quelques-uns d'entre eux ont convoqué à Dublin un *Anti-Repeal meeting*, mais ils ont presque complètement échoué. Il s'y est trouvé fort peu de monde. Il n'y avait pas un seul membre du parlement. Les membres influens du parti avaient désapprouvé cette manifestation, la considérant comme impolitique, imprudente. Le comte de Roden s'exprime ainsi à cet égard, dans une lettre où il s'excuse d'assister à ce meeting. " Les protestans, dit le noble lord, doivent s'abste-

nir de toute espèce de démonstration, éviter soigneusement toute occasion de conflit, se tenir sur la défensive, et être prêts à toute éventualité." Après s'être plaint, en termes amers, de la mollesse du gouvernement, il ajoute : "Malgré les dénégations d'O'Connell, il est évident, d'après l'attitude du clergé catholique, que l'agitation a pour but d'anéantir le protestantisme." Il faut convenir que quelques catholiques ne justifient que trop ces appréhensions. Cette semaine, par exemple, lord Camoys, à une réunion du *Catholic Institute*, de Londres, se félicitait de voir le schisme du docteur Pusey rapprocher de Rome une fraction de l'église anglicane; et exprimait, d'après O'Connell, l'espérance d'entendre d'ici à peu de temps chanter la grande messe à Westminster-Abbey. Comme le fanatisme religieux fait divaguer un homme de bon sens ! Comment dire sérieusement de pareilles billevesées ! Vous allez voir que l'Angleterre, en tête d'une procession de tous les pays protestans, va bientôt aller se jeter au pied du pape ! Catholiques ou protestans, suivons chacun la religion dans laquelle nous sommes nés ; soyons chrétiens en actions, sans perdre notre temps à ergoter sur la présence réelle. Dieu n'est-il pas partout, ne remplit-il pas l'immensité de la magnificence de ses œuvres ? Les catholiques comme lord Camoys, ont un zèle bien compromettant pour l'Irlande.

Le gouvernement continue à prendre dans ce pays des précautions extraordinaires. On pousse, avec activité, la mise en état des forts, on couvre le sol de troupes. La crainte qu'une insurrection n'éclate subitement est si grande, que, dans plusieurs localités, les soldats assistent au service divin avec leurs armes chargées.

La panique est générale dans la presse anglaise. Le *Morning Chronicle* qui s'est obstiné longtems à méconnaître la gravité de l'agitation, convient maintenant que le moment approche où O'Connell sera débordé par son parti. Nous ne faisons que répéter cela depuis quelques semaines. Le *Times* persiste dans son opinion, à savoir que la guerre civile surgira inévitablement de cette effervescence. Il adjure le ministère de prendre des mesures énergiques, il le rend responsable envers les maux qui peuvent arriver. "Malheur à ceux, dit-il, sous les yeux desquels cette guerre civile s'allume, si leur énergie n'est pas à la hauteur des circonstances !"

En présence de cette unanimité d'opinion, il se trouve pourtant quelques optimistes qui se font illusion sur l'issue probable de cette crise. De ce que l'agitation n'est pas encore arrivée à l'état de rébellion ouverte, ils en concluent que le danger est passé, et que l'orage populaire se dissipera bientôt. Ils se méprennent singulièrement, selon nous, sur la gravité de la situation. Si les griefs des Irlandais dataient d'hier ; s'ils étaient moins bien fondés qu'ils ne le sont réellement ; si O'Connell était moins habile, moins audacieux ; si le fanatisme religieux n'empoisonnait pas les plaies politiques ; peut-être serait-il permis d'espérer que cette flamme volcanique qui jette aujourd'hui sur l'Irlande ses sinistres clartés, s'éteindrait bientôt faute d'aliment, et, pour nous servir de l'expression vulgaire, finirait comme un feu de paille. Mais lorsqu'un peuple est traité en pays conquis ; qu'une insolente minorité, enrichie des dépoüilles des vaincus s'acharne à continuer l'œuvre séculaire de la persécution civile et religieuse ; qu'une misère abjecte, navrante, inouïe, met le comble à toutes ces iniquités ; qu'un tribunal électrise du souffle de sa parole, sept millions d'individus ayant sucé avec le lait la haine du "Saxon" et du protestantisme, est-il vraisemblable, est-il selon le sens commun, de supposer que ces terribles causes puissent ne pas avoir tôt ou tard de terribles effets ?

Tant que l'Angleterre a eu suffisamment de travail à donner à ses ouvriers, tant que leur bien-être matériel n'a reçu aucune atteinte, elle a été sans grande inquiétude sur le mécontentement des Irlandais. Elle les a bravés, opprimés, comprimés tout à son aise. La population, heureuse et satisfaite de son sort, ne songeait pas à s'agiter. Le gouvernement puisait sa sécurité dans ce calme, et en imposait à l'Irlande. Mais, pour être toujours impunément injuste, il faut toujours être fort. Dès qu'on faiblit un peu, la révolte lève sa tête menaçante. L'Angleterre fournit aujourd'hui une preuve de cette proposition essentiellement vraie dans tous les tems et dans tous les lieux. Cette puissance ayant perdu le monopole de l'industrie et du commerce, a vu son revenu diminuer d'année en année. Les ouvriers réduits à la mendicité par le manque d'ouvrage sont venus empirer la situation financière, puisqu'il a fallu augmenter la taxe des pauvres pour les maintenir. Ce malaise croissant a donné lieu aux dissensions intestines, à mis en jeu plusieurs agens de dissolution sociale. Les Chartistes ont essayé de détruire violemment l'ordre de choses actuel ; les Socialistes cherchent à le transformer au moyen d'un matérialisme abrutissant ; l'*Anti-Corn Law League* ébranle les fondemens de l'édifice aristocratique ; en Ecosse, le presbytérianisme se divise contre lui-même, se scinde en deux fractions ; une secte née à l'université d'Oxford, cette pépinière du protestantisme, inclinant fortement du côté de la papauté, vient de bigarrer d'une couleur nouvelle la mosaïque morale où s'épandent les innombrables dissidences religieuses de la nation ; et enfin O'Connell profitant de ces divisions, et de la faiblesse qui en est la conséquence, est prêt à passer le Rubicon pour affranchir son pays du joug de l'Angleterre. C'est ainsi que la cause première, c'est-à-dire le mauvais état du commerce et des finances a produit ou aggravé les difficultés de la situation actuelle. Il en est toujours ainsi. Le déficit, en France, a avancé l'époque de la révolution.

—Le *Dublin Evening Mail* annonce que les partisans du rappel de l'U-

nion se proposent de faire pénétrer leurs idées dans l'esprit des soldats irlandais incorporés dans l'armée britannique, afin de les gagner à leur cause. Il signale ce fait aux autorités civiles et militaires, et les invite à se tenir sur leurs gardes. Au mois de janvier 1840, il y avait dans l'armée britannique 51,550 Anglais, 15,239 Ecossois, 41,218 Irlandais. La disproportion comme on le voit, est grande entre les Irlandais et les Ecossois.

—L'*Allene Sentinel* rapporte que les évêques catholiques d'Irlande, croyant que la paix et la tranquillité de leur pays dépendent de la vie de M. O'Connell, ont pris la résolution de donner des ordres au clergé pour qu'il soit fait des prières publiques pour la santé et la prospérité du libérateur.

—On écrit de Londres à l'*Evening-Post*, de Dublin, que le grand armement naval sur les côtes de Dublin, n'a pas pour but de réprimer le mouvement de l'Irlande en bombardant quelques ports du pays, mais bien de surveiller les évènements de la Péninsule.

Sir R. Peel a saisi l'occasion du mouvement en Irlande pour faire ses préparatifs sans exciter les soupçons du continent.

—Le *Morning-Post*, journal publié à Londres, passe en revue les points divers par où est menacée l'Angleterre et dit :

"Jamais à aucune époque de l'histoire de la Grande-Bretagne les ministres n'eurent plus besoin de montrer qu'ils possèdent les hautes qualités d'hommes d'état. De tous côtés le pouvoir impérial est menacé.

La force physique s'organise en Irlande pour le rappel de l'union. En Angleterre, les manufacturiers de mauvaise foi visent au renversement de toutes les lois qui protègent les classes laborieuses. En Ecosse, une grande partie du clergé se sépare de l'Eglise établie. Au Canada, un corps législatif vient de se former ; par son action, il restreint le pouvoir du parlement impérial, et affecte ainsi les intérêts industriels de la mère-patrie. Eh bien ! qu'on laisse marcher les faits encore un peu et le monde pourra tirer une leçon profitable de la vue d'un vaste et puissant empire qui marche à sa ruine."

FRANCE.

—On annonce que le prince de Joinville doit être nommé contre-amiral, aussitôt son retour en France.

Il avait refusé ce grade il y a un an, parce qu'il aurait été obligé d'abandonner le commandement de sa frégate.

—Son frère le duc d'Aumale ne tardera pas à rentrer en France. Mais on-dit qu'il retournera en Afrique vers le printemps 1844.

—Depuis quelque tems les émigrations du nord de l'Europe pour les Etats-Unis d'Amérique affluent avec recrudescence dans notre port. La 2^e semaine de juin, dans le court espace de trois jours, deux mille émigrants ont quitté le Havre, emportant, avec leurs familles, un fonds d'instrumens de travail. Une particularité, jusqu'ici sans exemple, signale ce nouveau flot de pionniers ; ce ne sont plus seulement les paysans de l'Alsace, de la Suisse et des pauvres Etats situés au nord de la France qui s'expatrient pour courir après le bien-être ; les quais sont couverts d'une autre population émigrante, dont les costumes pittoresques, les physionomies étranges excitent la curiosité et arrêtent les regards des passans. Ce sont des habitans du fond de la Norvège, arrivés par la voie économique de la navigation, et qui, après avoir franchi du Nord au Sud onze degrés de latitude, viennent faire escale au Havre pour s'y embarquer, et de là faire voile vers des climats plus favorisés. Plusieurs troupes, au nombre de plus de six cents hommes, femmes et enfans, ont déjà passé par cette ville, et presque chacun de ces bâtimens norwégiens que la saison y amène en apporte quelques-uns. *J. du Havre.*

ALGERIE.

—A Alger, d'après des nouvelles du 5, l'enlèvement du muphti Sidi Mustapha Ben Mouhamed-el-Khuli, le dignitaire le plus élevé du culte mahométan en Algérie, a produit une certaine sensation.

Une affiche, en langue arabe, placardée sur tous les murs d'Alger, a fait connaître en ces termes, la mesure qui l'a frappé :

"Apprenez que le scheick muphti Maleki est destitué et exilé dans l'île de France, voisine de Toulon, et nommée l'île Ste-Marguerite, pour avoir désobéi aux ordres du puissant visir de la guerre. Le scheick el Messid (chef du collège) de la grande mosquée, Sidi Ahmed Ben Achor, est aussi destitué et exilé, comme le muphti, et pour les mêmes motifs. Le gouvernement veut faire du bien aux Musulmans et respecte leur religion. Il désignera incessamment, parmi les corps des savans, un successeur au muphti, et le dignitaire sera payé aux frais de l'état."

Sidi-Ahmed-Ben-Achor est le neveu de Sidi-Mustapha ; chef des écoles de la grande mosquée, il s'était opposé, ainsi que son oncle, à ce que l'on y apprît la langue française aux fils des Arabes. On se demande si c'est à cause de cette résistance qu'ils ont été atteints par cette mesure, ou si cette résistance n'est qu'accessoire auprès des préventions graves qui ont résulté de la découverte de papiers compromettans.

RUSSIE.

—On parle de nouveau d'un voyage que l'empereur Nicolas ferait en Pologne. Aura-t-il lieu avant ou après l'excursion que ce souverain doit faire dans ses provinces méridionales ? c'est ce qu'il n'est pas encore possible de préciser. Quoiqu'il en soit, il paraît que des réformes importantes seront faites dans le mode d'administration du royaume de Pologne, et que ces nouvelles mesures, tout en améliorant la situation de la noblesse, tendront également à favoriser les commerçans. L'état de stagnation dans lequel se trouvent aujourd'hui les affaires, semble en effet, réclamer de prompts remèdes.

(1) Il est évident que nous ne prenons pas la responsabilité de ces paroles.—N.R.M.

ALLEMAGNE.

— Il y aura à Hambourg, du 6 au 9 du mois août, une assemblée générale des députés des sociétés de tempérance. On y attend non seulement les représentants des sociétés du nord de l'Allemagne, mais encore de celles de Suède, de Danemarck, d'Irlande et d'Angleterre.

ESPAGNE.

— On lit dans la *Gazette de France* :

« Trois mouvements bien marqués se manifestent dans trois pays catholiques, l'Espagne, l'Irlande et la France.

Le mouvement espagnol et le mouvement irlandais ne peuvent aboutir qu'autant que le mouvement français triomphera.

Que la nation française soit représentée, et non seulement l'Espagne et l'Irlande, mais la Pologne, la Syrie, le duché du Rhin, le Canada seront rendus à leur nationalité. »

— On sait que Louis-Philippe a beaucoup à cœur de marier la reine Isabelle à un Bourbon ; ce qui est du plus haut intérêt pour l'Angleterre : aussi a-t-il semblé nécessaire de réunir une escadre à Cowe, port tout-à-fait convenable pour mettre à la voile pour l'Espagne. L'Angleterre est forcée, par le traité de la quadruple alliance, de maintenir la jeune reine, par son intervention navale, comme lors de la guerre civile qui finit par l'expulsion de don Carlos.

INDES.

— Le docteur Whelan, évêque catholique de Bombay, y a été élu membre honoraire de la société royale asiatique, sur la présentation du docteur James Burnes et du révérend M. Pigott.

« Nous félicitons la société de cette excellente acquisition, dit le *Bombay-Courier* ; le docteur Whelan est très-avantageusement connu par son éloquence comme orateur sacré, ainsi que par l'amabilité et la bonté de son caractère. »

TERRE-NEUVE.

— Nos Journaux de Terre-Neuve, dont nous n'avons encore rien dit, vont jusqu'au 24 juin. Là, comme la population catholique, la plus nombreuse, est, à peu près irlandaise, le rappel de l'Union est une des questions vitales ; et là comme ici, la religion, sinon la langue, pour la grande masse de la population, est une nationalité, un point de ralliement, parce qu'elle est presque continuellement attaquée dans sa religion et dans son clergé par le parti tory. Ce parti, qui est composé de grands marchands et de détailliers, est probablement le plus riche. C'est ce parti égoïste qui a obtenu du parlement britannique le renversement de la constitution de Terre-Neuve, sous prétexte que le peuple en abusait, pour lui donner un semblant de constitution, favorable à ses vues. Mais, Terre-Neuve, comme en Canada, malgré tous les avantages que lui donne cette singerie de constitution, ce petit nombre, qui veut gouverner, coûte qui coûte, éprouve quelquefois des revers qui doivent l'attrister, en voyant descendre au-dessous du pouvoir et du droit populaires ses idées d'aristocratie, de supériorité et de domination.

Le *Newfoundland Indicator*, journal actif et intelligent qui soutient les catholiques, les libéraux, le peuple, en un mot, fait rapport d'une élection terminée à l'avantage de son parti par une majorité de 19 voix. Cette élection a eu lieu à Saint-Jean où le parti libéral est infiniment puissant ; et on comprendra facilement la cause de cette faible majorité quand on saura que 1,200 électeurs étaient, dans le temps, occupés à la pêche de la morue. Le membre élu est M. Parsons, qui était d'abord dans le parti libéral, puis l'avait abandonné, et qui pour cela avait perdu son élection ; mais qui confesse son erreur, et que le peuple a réélu avec joie. Les tories feignent de le le dédaigner, parce que, disent-ils, il n'a pas une haute position dans la société. Mais le sarcasme et la fine ironie du *Newfoundland Indicator*, ont fait justice de ce mépris impuissant.

Journal de Québec

Le *steamer Columbia*.—Le 14 courant, les journaux de New-York avaient annoncé à tort que ce navire avait été rencontré entre Seal Island et Halifax, et que par conséquent on avait réussi à le remettre à flot. Sa perte complète est, au contraire, confirmée par le *steamer Margaret* qui est rentré à Halifax le 6, ramenant les passagers du *Columbia* recueillis par lui à Seal Island. Au départ du *Margaret*, le *Columbia* avait déjà été en grande partie démoli par les vagues et le sauvetage était devenu impossible. L'équipage était cependant occupé à donner les machines dont on espérait sauver une grande partie. Le *Margaret* devait partir le 8 pour Liverpool.

GÉNÉROSITÉ D'UN BANQUIER.—On cite un trait qui fait honneur à la finance. Un banquier avait acheté à un jeune peintre un tableau qu'il paya 500 fr. Le tableau eut du succès, et le banquier écrivit à l'artiste : « Le jugement du public et la critique des journaux m'ont appris que nous nous sommes trompés tous les deux dans notre marché, vous par modestie, moi par inexpérience. Votre tableau vaut non pas 500 fr., mais 1,500 fr.; c'est donc 1,000 francs, que je vous dois et que je vous adresse ci-inclus. »

LE CHAT ET L'AIGLE.—Dernièrement, aux environs du bourg de Cazères, un paysan était devant sa porte, mangeant son morceau de pain et consultant l'état du ciel et de l'atmosphère, lorsque, tout à coup, un chat, un superbe chat, tombe en face de lui dans le champ attenant à sa maison, mais assez éloigné de celle-ci pour ne pas supposer que cet animal sautait de dessus le toit. En effet, levant la tête il aperçoit un grand oiseau, un aigle sans doute, qui faisait des spirales en voulant se rapprocher de la terre pour fondre de nouveau sur la proie qui venait de lui échapper. Le chat, revenu de son étourdissement, n'attendit pas son *enlevé* et regagna ses pénates.

EXERCICES LITTÉRAIRES DU COLLÈGE DE MONTRÉAL.

Les EXERCICES PUBLICS DU COLLÈGE auront lieu le 25 et le 26 du courant, en quatre séances. Celles du matin commenceront à huit heures et demie ; et celles du soir, à une heure et demie. Dans les trois premières les élèves seront examinés sur ce qui fait la matière ordinaire de leurs études : les langues, la géographie, l'histoire, les Mathématiques, la Littérature &c. La dernière séance s'ouvrira par quelques thèses de philosophie : viendront ensuite des discours académiques, en français, en anglais, en grec et en latin, de la composition des élèves. Personne ne sera admis à cette dernière séance à moins d'être pourvu d'une carte d'entrée. Le tout se terminera par la DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX. Immédiatement après commenceront les vacances, et les classes s'ouvriront de nouveau le 18 septembre.

A cette époque il y aura dans les bâtiments du collège, trois classes nouvelles, tenues par les frères des Ecoles Chrésiennes. Les élèves pensionnaires du collège auront la faculté d'y assister. Et les mesures ont été prises pour recevoir au collège, comme pensionnaires, les enfants qui se présenteront pour suivre ces classes, pourvu que les parents aient soin de faire leurs demandes d'avances.

BAYLE, Directeur.

ERRATUM.

Une forme entière de ce numéro était imprimé, lorsque nous nous aperçûmes qu'au lieu de Sandwich, lieu où se rendent les pères Jésuites, on n'avait imprimé St. Luige.

EN VENTE À CE BUREAU,

LE PETIT MANUEL

DE LA MARGRITICONSÉCRATION

du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE.

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur de prévenir Messieurs les Ecclésiastiques qu'il a amené de France un assortiment d'ORNEMENTS pour Eglise qu'ils pourront voir chez J. D. BERNARD, écrivain, rue St. Paul, consistant en :

Chandeliers d'autel et Croix assorties, Chandeliers d'accolytes pour bancs d'œuvre et Croix.

Flambeaux et girandoles pour saluts du St. Sacrement, argentés et dorés. Encensoirs et Navettes argentés et en argent ; Ciboires, Calices et Ostensoirs de diverses grandeurs, en argent et argent doré ; d'autres avec pieds et tiges en bronze doré et argenté.

Des Croix de procession de diverses grandeurs, argentées et rayons dorés ; des Bénitiers et Goupillons argentés, des Lampes pour églises.

Des Burettes en argent et argent doré, avec les plateaux assortis en argent ou en bronze ; des Boîtes aux Saintes-Huiles en argent, des Couronnes pour Ostensoirs dorées, etc., etc., etc.

Sous peu de jours un très riche assortiment de chasubles, galons or fin et brodées, des aubes en batiste avec broderies très riches, des surplis pareils des étoles pastorales riches et autres effets qui seront remis à Messieurs les Ecclésiastiques à des prix très modérés. Les envois seront faits sur la demande et désignation.

Montréal, le 23 juin 1843.

F. DE MONTRAVEL.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des REGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

Montréal, 18 Nov., 1842.

E. R. FABRE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, Ptre. de l'Église
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.